

Ozu

DU MÊME AUTEUR

Le Métier de dormir

Confluences, 2005

Je suis une surprise

In8, 2009

L'Homme pacifique

Gallimard, « L'Infini » 2009

Un Voyage humain

Gallimard, « L'Infini » 2011

Polaire

Gallimard, « L'Infini » 2013

Orpheline

Gallimard, « L'Infini » 2014

Marc Pautrel

OZU

roman

louise bottu

Le chapitre initial de ce roman a été publié pour la première fois dans la revue *L'Infini* n° 123, Été 2013.

© éditions **louise bottu**, 2015
louise bottu 40250 Mugron
louisebottu.com

*Dans ce jardin
un siècle
de feuilles mortes !*

Bashô

Il sait qu'ici plus de cent mille arbres l'entourent. Il connaît leur nombre, il voit leur étendue, il se souvient qu'ils sont venus de tout le pays, donnés par chaque région pour permettre de replanter le parc après les bombardements, une patiente reconstruction, la lente croissance de la forêt, et les différentes parties du sanctuaire aussi ont été redressées, tout a été rebâti en bois de cèdre, aux portes de la ville devenues le cœur de la ville, une immense forêt pour abriter le sanctuaire du plus grand des souverains, l'empereur Meiji, le grand-père de l'Empereur actuel. Ozu aime venir seul ici, au milieu des arbres, le matin si possible. Il prend un taxi à la gare, il se fait déposer à l'entrée du sanctuaire et il marche, à jeun, dans le silence et le frais, sous le clignotement du soleil que cachent par intermittences rapides les immenses branches des arbres.

Une fois passé sous le grand portail sacré, sous les poteaux du torii qui marquent l'entrée du lieu, le chemin qu'il emprunte jusqu'au cœur du sanctuaire est long, il lui faut suivre une large allée, grande comme les avenues que l'on perce

maintenant partout dans Tokyo pour accélérer le déplacement des voitures, sauf qu'ici il n'y a que des piétons, ou parfois un jardinier avec son vélo remorquant une petite brouette, les marcheurs et les oiseaux, le silence forestier et le bruit des pas sur le sol, une vaste allée de gros sable blanc tassé, quelques feuilles et quelques branches cassées. Il sait qu'il y a un bon kilomètre, peut-être deux, jusqu'à un premier virage et un deuxième torii, puis encore un virage, et plus tard un troisième torii, on ne s'approche pas comme ça de la cour intérieure du sanctuaire de l'empereur Meiji. Il se sent très bien ce matin, pas de vertige, pas de gueule de bois, il a l'impression d'avoir hérité d'un nouveau corps pendant la nuit, l'impression que le corps, qui s'était lentement gorgé de saké toute la soirée et toute la nuit, est resté à la maison, et qu'on lui a prêté, mystérieusement, un second corps pour la matinée, ou peut-être la journée, ou même pour la vie, un corps rajeuni et comme remis à neuf.

Il est persuadé qu'aujourd'hui il va trouver des idées, que tout va bien se passer, qu'il pourra écrire un télégramme à son ami Noda ce soir pour lui annoncer une grande avancée dans le scénario. Il faut qu'il profite de ce moment, de cette passerelle inespérée entre les heures, cette courte échappée, ce retour du corps, tout passe toujours par le corps, il le sait, si le sien était en meilleur état, s'il ne s'était pas usé si vite, il

pourrait faire de bien meilleurs films, trouver des histoires plus fortes, écrire des scénarios et des dialogues qui agrippent le spectateur et ne le relâchent plus. Mais chaque chose en son temps et une seule à la fois, quand on travaille, on travaille vraiment, quand on se détend, on se détend vraiment. Et ici, maintenant, il se détend, il marche sous les arbres, dans les grandes allées du sanctuaire Meiji-jingu, la forêt sacrée au cœur de Tokyo, il ne fatigue pas, il est plein d'énergie et d'élan, plein de force, plein de joie, c'est le matin d'une journée qui semble ne pas devoir connaître de crépuscule.

À mesure qu'il s'approche du jardin intérieur, il rencontre davantage de monde, les promeneurs du week-end et même des touristes, des Américains, des Italiens, des Français, venus depuis l'autre bout de la terre jusqu'ici. La grande allée tourne encore deux fois, c'est comme si une spirale menait lentement les marcheurs jusqu'au sanctuaire central. La forêt les protège, elle protège le sanctuaire et les visiteurs. Ozu prend une grande inspiration qui lui remplit d'un coup les poumons d'une fraîcheur métallique, Tokyo l'use et en même temps le maintient vivant, il aime cette permanente potentialité de lieux et de sensations, cette concentration en un seul point du globe de tout ce qu'il aime et de tout ce dont il a besoin pour travailler. À Tokyo on a tout sous

la main, et on a même les parcs, les jardins, et cette immense forêt Meiji.

Il arrive en vue du sanctuaire et, tout bouddhiste qu'il est, il entre dans ce lieu shintoïste sans une hésitation. Sur les côtés de la cour intérieure, il aperçoit les plaques votives de bois empilées les unes sur les autres et qui forment comme une armure, épaisse et sans doute résistante, très belle dans son accumulation de tristesse et d'espoir. Il n'a aucun vœu à faire, rien à inscrire ici, en tout cas pas pour lui-même. Des vœux pour ceux qui l'entourent, oui peut-être, pour sa nièce, son neveu, et ses frères, ses chères sœurs, sa mère, son père, ses amis, tout le monde. Mais pour lui, rien, il ne se souhaite rien, ou alors seulement le travail, parvenir à rendre la vérité et offrir l'émotion.

Les visiteurs vont et viennent dans la cour, ce sont des petits groupes disséminés de deux ou trois fidèles à la démarche hésitante. On dirait que personne n'ose se rendre directement jusqu'au grand bâtiment, les gens préfèrent aller au comptoir à droite pour acheter un petit bracelet, un ruban, revenir vers les plaques votives, en accrocher une, faire une offrande, on va et vient, on hésite, on tourne en rond, la religion intimide et émeut. Il tourne en rond lui aussi dans la cour comme les autres visiteurs, quand soudain il se fige, et autour de lui tout le

monde a fait de même : une procession, en file indienne est sortie d'un des bâtiments. Oui, c'est bien cela. Tous les visiteurs observent en silence, respectueux, et ils sourient et ils voudraient applaudir, ils envient, ils trouvent cela magnifique, et ça l'est en effet, même lui en convient. Une procession s'avance dans la cour, elle la traverse. Le prêtre shintoïste ouvre la marche, suivi de ses assistantes, et derrière eux, protégés du soleil par une large ombrelle blanche que l'on porte au-dessus de leur tête : le jeune couple, les nouveaux mari et femme. Le pas de la procession est lent, les plus concentrés, solennels, habités par la foi, sont les premiers, le prêtre et les époux, et à mesure que s'étire la procession apparaissent les signes de distraction, de lassitude, de fatigue, des fous rires. Les mariés sont en habits traditionnels, leurs parents qui les suivent sont en queue-de-pie pour les hommes et en kimono pour les femmes, puis ce sont des costumes simples et encore quelques kimonos, et ensuite plus on avance dans la file, plus les amis et la famille éloignée portent des vêtements simples, non plus noirs mais gris ou marron, et les femmes sont en robe, en tailleur ou en jupe. La procession traverse ainsi la cour puis disparaît dans le jardin.

Rien de plus beau qu'un mariage, pense-t-il, c'est une magnifique illusion, parfaite en tous points, comme un film d'ailleurs, mais un film

s'arrête au bout de deux heures de projection, parfois trois, même si trois heures c'est un peu trop long pour un bon film. Alors qu'un mariage cela dure des mois et des mois, des années même, des décennies, c'est long, très long, très très long. Vivre plus de six mois tous les jours avec la même femme, ce doit être un cauchemar d'ennui, à moins que cette femme soit une déesse capable de changer de visage, de voix et de corps chaque semaine. Il s'agirait d'une femme dont le corps muterait, le premier mois elle serait une grande brune élancée, le suivant elle serait une Européenne blonde comme une Suédoise, puis une jeune Chinoise, une Indienne, une habitante d'Okinawa, puis une femme du Tohoku, jamais la même, et tant pis si on regrette celle qui doit disparaître.

Il ressort de la cour, il repart, il est bientôt midi, il a un rendez-vous dans Marunouchi, le quartier d'affaires de Tokyo, et il est en retard. Alors, il se retrouve en face d'un petit attroupement, pas beaucoup de personnes, six ou sept. C'est la séance photo des jeunes mariés sous les arbres du parc. Le photographe a installé son superbe appareil Rollei sur un trépied. Trois jeunes couturières s'affairent autour de la mariée. Ozu remarque seulement maintenant comme elle est magnifiquement habillée. Toute en soie blanche et portant un chapeau dissimulant ses cheveux, et sur ce

chapeau immaculé ont été disposées des fleurs rouges, roses, fuchsia et saumon. La mariée écarte les bras pour laisser les couturières opérer, son époux reste sur le côté, à bonne distance, immobile, le regard fixé dans le lointain et statique comme s'il était au garde-à-vous, c'est une marque de patience et de respect, une marque de politesse et de pudeur également, il ne regarde pas dans la direction de son épouse lorsque les couturières retendent le kimono et retouchent ce maquillage blanc qui rend son visage si diaphane et met ses yeux en valeur. Ses yeux et sa bouche, note Ozu. La bouche de cette épouse est une merveilleuse promesse, tout ce qu'elle pense mais ne dit pas, tout ce que son sourire muet signifie. Elle garde les bras écartés et les couturières s'affairent, l'une à genoux devant et reprenant le pli de la taille, l'autre debout derrière et resserrant les manches. La mariée ressemble à une image sainte jamais encore représentée, une déesse protectrice dont les bras embrasseraient le monde. Elle a le regard tourné vers le sol et pourtant elle sourit, elle sait ce que ce jour signifie pour elle.

Les couturières s'éloignent et le photographe invite les époux à se rapprocher. La mariée est resplendissante et ses yeux brûlent d'un grand feu, elle est extatique et majestueuse, confiante. Elle sait que sa vie commence. Le marié est plus nerveux, son visage est fermé, il paraît soucieux,

mal à l'aise, en vérité inquiet, il semble craindre l'avenir. Ozu se dit : elle je l'envie, mais lui je ne l'envie pas. Et il songe combien il lui sera difficile de transcrire dans la fiction ce que la réalité lui offre à cet instant précis, ce que ses yeux absorbent et ce que son corps ressent et qu'il faudra bien quand même transmettre. Il soupire, la vie est une complexe alchimie.

Il éprouve une étrange sensation, la tête lui tourne un peu, c'est un léger vertige, comme s'il ployait sous la masse des jours. Il essaie de s'asseoir, mais non, il est déjà assis, ce n'est pas lui, c'est autre chose, c'est le plancher qui penche, qui glisse insensiblement comme s'il s'inclinait. Ozu tangué bizarrement. La sensation va grandissant puis d'un coup tout le sol se met à grelotter, il vibre, le sol tremble comme s'il était terrorisé. Tout bouge, plus rien ne tient, les objets chutent, se brisent, roulent sur le sol, les meubles se déplacent tout seuls, les meubles sont devenus vivants et s'enfuient. Il n'y a plus de terre ferme, tout ce qui existe ressemble à du tissu, les murs oscillent comme des roseaux. Son corps lui-même n'est plus qu'une brindille, la terre tremble et l'a abandonné. Des morceaux de toit, des pans de mur, des pierres, du plâtre, des tuiles passent devant la fenêtre, le sommet de l'immeuble va s'effondrer, il faut s'abriter, sous la table, dans l'encadrement de la porte, il faut partir, sortir d'ici, aller dans un espace dégagé où rien ne le menacera plus, ni les édifices qui s'écroulent, ni la chaussée qui s'ouvre. Le tremblement dure, il dure, et plus il dure, plus la

mort semble se rapprocher d'Ozu, il la voit, elle pourra bientôt lui toucher le front. Trente secondes, une minute, une minute trente, deux minutes.

Il souffre, pleure, parle seul, il révèle à sa mère, à son père, à son amie du moment, qu'il les a terriblement aimés, qu'ils l'ont rendu immortel, fou de joie, qu'il ne regrette rien de tout ce qu'il a fait, que ça valait la peine, que ça a été si court, beaucoup trop court. La secousse continue. Deux minutes trente, trois minutes.

Les poutres se mettent à grincer, les murs crissent puis s'effondrent dans un bruit sec de pierres. En sortant de sous la table, il voit qu'au plafond, ce vide au bleu profond c'est le ciel, il y a un trou dans le toit, les étages supérieurs ne sont plus là, les gens qui travaillaient au-dessus ne sont plus là, l'immeuble n'a plus de tête. Le fracas est insupportable, des grondements, des frottements, comme si on déchirait des choses, qu'on les compressait, broyait, écrasait, des craquements, des grincements, des sifflements, des roulements de briques et de pierres, des chocs sourds, fin de chutes et d'écroulements. Il attend maintenant la mort avec une grande impatience mais elle ne veut toujours pas venir. Quatre minutes. La terre s'immobilise enfin.

Le sol tremble encore, mais non, le sol ne tremble plus, ce sont ses os à lui qui tremblent, ses membres qui vibrent, Ozu grelotte, il est agité

de spasmes, mais le sol ne tremble plus, c'est à nouveau une terre ferme. On n'entend plus un bruit. Un morceau de plafond tombe encore près de lui au milieu du silence. Un trou béant dans le mur laisse voir la rue, et autour de l'immeuble il n'y a plus rien, c'est le désert, un champ d'éboullis planté de façades en ruines.

Il ne le sait pas encore mais il est en train de vivre le pire séisme de l'histoire japonaise, le grand tremblement de terre du Kanto qui le 1^{er} septembre 1923 va détruire intégralement Tokyo. Il sent une odeur, pas celle du plâtre, des briques et de la poussière, non, une odeur plus épicée, une odeur de brûlé, la fumée monte, il y a le feu, il faut s'enfuir maintenant, immédiatement. Il se fraie un chemin au milieu des gravats et cherche un escalier praticable, il court dehors.

Les flammes sortent des fenêtres du rez-de-chaussée et se dressent sous le vent, il les voit croître comme des génies maléfiques fuyant leur prison et grandissant sur le ciel. Tout autour de lui d'autres incendies prolifèrent. Il a retrouvé ses collègues des studios au milieu de la rue, mais à l'intérieur, les bureaux, les plateaux de tournage, les décors, les costumes sont en feu. Toute la ville est en train de s'embraser, le vent de tempête propage les flammes d'un bâtiment à un autre, leur fait sauter les rues et incendier tout ce qu'elles trouvent. Dix mille pompiers ne parviendraient pas à éteindre un si vaste incendie

Les maisons brûlent sans frein, sans personne pour contenir leurs flammes, le feu règne partout en maître, il est libre, il va le rester pendant deux jours entiers.

Tokyo n'est plus qu'un brasier de ruines. Des gens marchent en file indienne au milieu de chaque rue, ils rentrent chez eux à pied, et Ozu est parmi eux. Le vent est effroyable, on se croirait en plein océan, c'est le typhon tout proche qui souffle, il renverse le ciel et il nourrit les flammes. Tous les quarts d'heure le sol tremble à nouveau pendant quelques secondes, les gens s'immobilisent, certains s'assoient parce qu'ils perdent l'équilibre, puis la secousse prend fin, c'était seulement une réplique, leur marche peut reprendre.

Il s'est enveloppé le visage dans un linge, il faut pouvoir respirer, il faut supporter la chaleur, il faut se protéger des braises qui volent, il faut continuer à avancer, vers le nord, toujours vers le nord, et uniquement dans les plus grandes avenues, les ruelles sont bien trop dangereuses, éboulements et flammes partout embusqués. Des gens autour de lui racontent que la totalité de Tokyo est détruite. Depuis trois heures qu'il marche il n'a vu que quelques édifices encore debout. Ce qui ne s'est pas écroulé est en train de brûler. La fumée a formé un étrange brouillard qui tamise le soleil, comme si un ciel

d'orage s'était installé, mais hélas la pluie ne viendra pas. L'odeur et le crépitement sont une torture. On entend des petites explosions dans les rues adjacentes, des conduites de gaz éventrées. La foule se guide comme elle peut dans les avenues orphelines, grandes allées sans maisons, sans panneaux, sans plus aucun repère.

Quand ils atteignent le quartier de Marunouchi, au centre de la ville, il fait nuit mais les flammes les éclairent comme un soleil orange qui jaillit de la terre. Plus il se rapproche de Fukagawa plus il voudrait rebrousser chemin et s'enfuir, courir vers le port, voler un bateau, partir à jamais vers la Corée ou la Chine. Il ne veut pas savoir. On lui dit que dans son quartier tout le monde est mort, tous ceux qui étaient chez eux, qui préparaient le repas, qui déjeunaient, tous ceux qui ne travaillaient pas, tous sont morts. Mais il y a aussi les ensevelis, prisonniers des murs effondrés de leur propre maison. Sa mère et ses sœurs sont peut-être enterrées vivantes, prises sous les pierres, blessées mais respirant toujours et attendant les secours, l'attendant lui, Yasujirô. Et ses frères à leur travail, peut-être piégés eux aussi. On a besoin de bras pour déblayer, on a besoin de lui. Ce n'est pas leur maison qui compte, peu importe si elle a été réduite en miettes par le séisme ou en cendres par le feu. Ce qui compte, c'est son père, sa mère, ses deux sœurs adorées,

son petit frère, son grand frère, et les amis, et tous ceux qu'il aime dans Fukagawa.

Il passe enfin le pont resté intact sur la rivière Sumida et soudain il s'arrête : devant lui il n'y a plus rien, son quartier a disparu, Fukagawa n'est plus là, comme si une grande main invisible avait fait table rase. Il ne retrouve même plus l'emplacement de sa maison. On lui dit que les survivants se sont regroupés dans Kiyosumi Teien, le grand jardin traditionnel. Il revient sur ses pas, traverse à nouveau la rivière, marche jusqu'à l'entrée du jardin.

Partout sur les pelouses il y a des gens assis, hagards ou en pleurs, et le visage noirci. Ozu cherche et interroge, et finalement il retrouve tous les siens. Il était le dernier attendu, ils pensaient tous qu'il était mort dans l'incendie des studios de cinéma, mais non, il est là, ils sont tous là, ils n'ont plus rien mais ils sont vivants et ils ne sont pas blessés. Tout ce qui compte c'est soi, et ce que la tête contient, le reste on peut le rebâtir.

Les Japonais se reconstruisent sans cesse et Ozu est un Japonais, il insiste, il résiste, il se redresse toujours et il reste vivant. Les années s'ajoutent aux années, jusqu'à ce qu'un jour de juin une de ses deux sœurs mette un fils au monde. L'enfant s'appelle Shôtarô, Ozu est tellement heureux, c'est comme si c'était son fils à lui, il s'arrête en plein tournage et vient le voir le jour de sa naissance, puis il repart aussitôt terminer son film. Il est heureux pour la grand-mère aussi, pour le grand-père, la famille s'agrandit sans cesse. Le petit Shôtarô, celui que bientôt tout le monde va appeler Shochan, vivra en plein milieu du siècle, il est arrivé au bon moment, Tokyo s'est lentement reconstruite après le grand tremblement de terre, la crise économique mondiale n'a pas touché le Japon qui continue de grandir, Shochan va embrasser le siècle dans son intégralité, il verra peut-être l'an 2000, quelle vie il va avoir !

Mais un soir, quand Ozu rentre à la maison, sa mère n'a plus de visage, elle lui dit qu'elle a une nouvelle d'une infinie tristesse à lui annoncer : le petit Shochan est mort. Le médecin de quartier

n'a rien pu faire, le petit n'est plus là, son histoire est finie. Il était en pleine santé, il mangeait, il dormait, il pleurait, puis mangeait, puis dormait, puis riait. Il riait beaucoup, il était la joie de la maison, de ses parents, de ses grands-parents, ses tantes, ses oncles, chacun l'aimait plus que son propre corps. Le petit Shochan est devenu tout faible, il a eu de la fièvre, il n'ouvrait plus les yeux, ne riait plus, ne pleurait plus, ne voulait plus rien avaler. Puis il s'est endormi et on n'a jamais pu le réveiller.

La mère d'Ozu dit que c'est un lait périmé qui l'a tué. Il y avait du lait en boîte et on lui en a donné, et le petit est devenu malade et lui si costaud pourtant, il est parti en quelques heures, comme si son corps s'était enfui d'un coup, que cet aliment frelaté l'avait chassé. Tous se reprochent sa mort, ses parents, la grand-mère, ils n'ont pas fait assez attention, ils auraient dû vérifier, ne pas garder cette boîte périmée, la jeter, ils ont été les bourreaux du petit.

Shochan avait tellement d'années à vivre, tellement de choses à faire, et tout s'arrête ici. Il n'y a rien de plus triste que la mort d'un enfant, la vie ne devrait pas pouvoir s'interrompre si tôt, les enfants devraient être indestructibles, au moins quelques années, rester invulnérables jusqu'à un certain âge. Mais quel âge ? Mourir à cinq ans, à dix ans, à quinze ans, à vingt ans, c'est aussi insupportable, aussi injuste. Seuls les

adultes ont le droit de mourir, les petits ont à grandir d'abord, à découvrir, à apprendre, à accroître leur être.

Une semaine après le drame, la grand-mère s'effondre à nouveau : elle vient de retrouver derrière un meuble la boîte de lait vide, celle qui a tué Shochan. Personne n'avait pensé à la jeter. Ça a été insupportable à voir : le petit n'était plus là, on l'avait inhumé, ses cendres reposaient en terre à jamais, mais la boîte vide, elle, se trouvait toujours en ce monde, et présente dans leur maison, tombée derrière le meuble, comme cachée là et observant le désespoir de toute la famille, comme se repaissant de son œuvre maléfique. La mère l'a mise à la poubelle et elle a appelé le prêtre bouddhiste pour qu'il vienne à nouveau chasser les démons qui cherchaient à occuper la maison. Elle sait que seule la religion peut les protéger. Heureusement qu'elle est là et qu'elle tient la maison pour son mari, ses fils, ses filles et ses petits-enfants. Il ne faut jamais baisser la garde devant le malheur, jamais. Ozu a tout appris d'elle, il a appris par exemple que ce que nous ressentons chaque jour, cette existence, on ne peut la concevoir comme totalement merveilleuse ou totalement désespérante, parce que les moments où elle est tout l'un, ou tout l'autre, sont très rares. Il sait que les choses réelles n'ont pas grand sens, si ce n'est celui qu'on leur donnera, c'est justement son métier

de cinéaste : raconter des histoires d'une certaine façon dans le but exclusif d'émouvoir le public, de faire sentir aux gens qu'ils sont des êtres humains et non pas des machines.

Le petit Shochan est mort trois jours après l'arrivée de l'été, au commencement de la saison la plus agréable qui soit, la saison qui succède au printemps parfois pluvieux, et à l'automne toujours traversé de typhons. L'été, la vie est à son apogée, jusque dans l'excès de la canicule. Mais la canicule, Ozu s'en moque, puisque l'été il est au bord de l'eau, dans la presqu'île d'Izu, au sud de Tokyo. Le vent de l'océan Pacifique adoucit la braise du soleil et calme les pires brûlures intimes. Attendre que les heures passent, assis sur le transat de l'auberge, les yeux fermés, sous un ciel d'acier et un soleil constant, récupérer de la nuit blanche, la nuit passée à boire, et lire, et rêver, et attendre le jour et son nouveau matin qui effacera la veille et remettra la vie à neuf, attendre, il ne sait plus faire que cela.